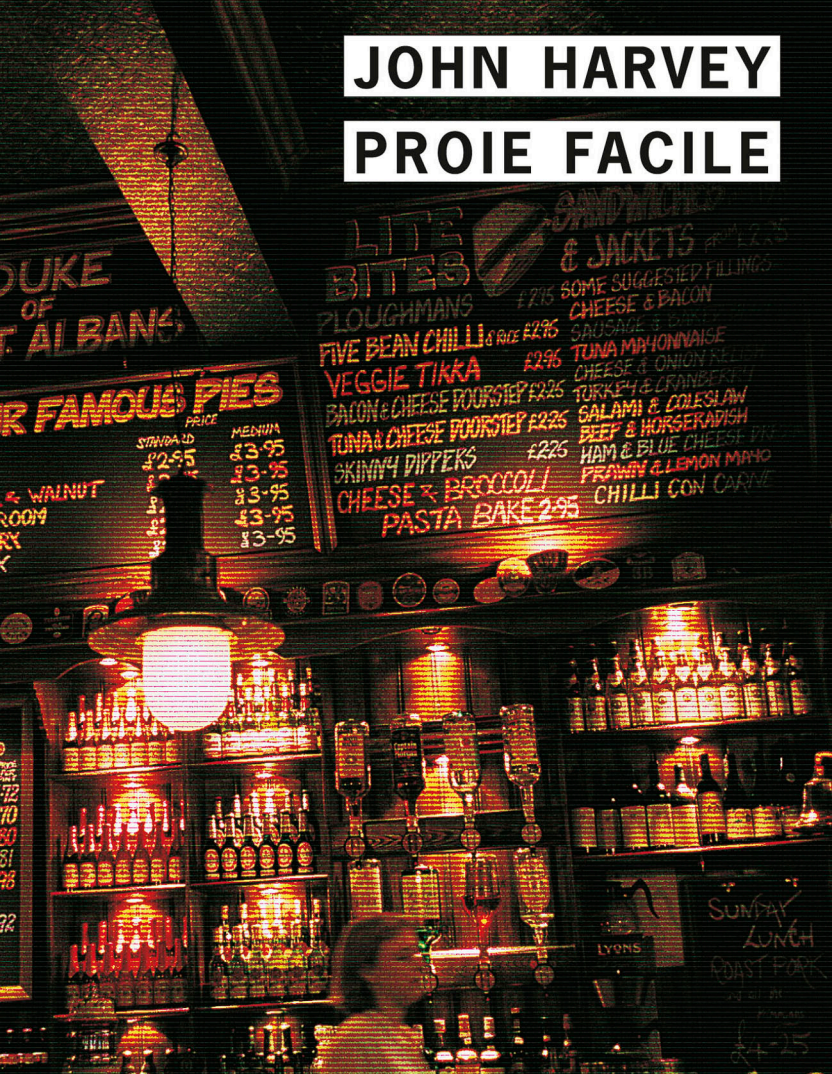
JOHN HARVEY

PROIE FACILE



RIVAGES/NOIR

Au foyer pour jeunes délinquants où il attend d'être jugé pour sa participation à un cambriolage qui a mal tourné, on retrouve le jeune Nicky Snape, quinze ans, pendu dans les douches. C'est l'inspecteur Charlie Resnick qui avait procédé a son arrestation, mais l'affaire est confiée a Bill Aston, un officier de police dénué d'imagination qui attend la retraite. Lorsque l'enquête provoque un meurtre sanglant sur les berges du fleuve, les craintes de Resnick se révèlent fondées. Lui-même sera chargé d'enquêter sur une série de viols particulièrement brutaux dont les victimes sont des hommes. Il aura ainsi l'occasion de rencontrer Hannah Campbell, l'un des professeurs de Nicky. Et, au milieu de toutes ces horreurs, Resnick s'apercevra qu'il est en train de tomber amoureux.

Suite de la chronique de l'inspecteur jazzophile, *Proie facile* est le roman préféré de John Harvey.

Du même auteur
chez le même éditeur

Cycle Charlie Resnick

Cœurs solitaires
Les Étrangers dans la maison
Scalpel
Off Minor
Les Années perdues
Lumière froide
Preuve vivante
Proie facile
Now's the Time
Derniers sacrements
Cold in Hand
Ténèbres, ténèbres

Cycle Frank Elder

De chair et de sang
De cendre et d'os
D'ombre et de lumière

Anthologies

Demain ce seront des hommes
Bleu noir

Cycle Will Grayson et Helen Walker

Traquer les ombres
Le Deuil et l'oubli

Autres

Couleur franche
Lignes de fuite

John Harvey

Proie facile

Traduit de l'anglais
par Jean-Paul Gratias

Collection dirigée
par François Guérif

Rivages/noir

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Titre original : *Easy Meate*

©Philippe Sohiez
© John Harvey, 1996
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2001
pour la traduction française
ISBN : 978-2-7436-3446-9

Les vers extraits de « Tami Jane Tells Him What Has Been On Her Mind For a Long Time », d'Albert Baker, utilisés dans le chapitre 16, figurent dans le recueil *The Sound of Wings* (Slow Dancer Press, Londres, 1995).

1

– Si jamais je t'attrape, espèce de petit salopard, je te tords le cou !

Tels furent les derniers mots que dit Norma Snape à son plus jeune fils ce jeudi-là. Comme beaucoup d'autres moments de la vie de Norma, leur souvenir allait la hanter longtemps, tels des doigts crispés par la colère lui labourant la gorge, encore et encore, presque jusqu'à l'étouffer. Quant à Nicky… Entre le claquement de la porte et l'éclat de son propre rire, sonore et haut perché, on peut douter qu'il ait entendu quoi que ce soit.

Cela avait commencé comme bien souvent, les quatre membres de la famille trébuchant les uns sur les autres dans leur petite maison mitoyenne à la façade plate : Sheena, la sœur de Nicky, sortant enfin de la salle de bains et claquant les portes d'une pièce à l'autre à la recherche d'un chemisier propre, de sa cotte verte d'usine, de sa chaussure droite ; Nicky, quinze ans à peine, descendant l'escalier quatre à quatre en braillant la chanson du walkman accroché à la ceinture de son jean. « M'man, t'as vu mon chemisier ? » lança Sheena. « M'man, où est passé le pain grillé ? » « M'man, je croyais que tu devais repasser ça. » Seul son aîné, Shane, cheveux blonds et yeux gris ardoise, dix-huit ans dans huit jours, gardait le

silence ; assis au centre du canapé usé, il mangeait sa tartine et buvait sa troisième tasse de thé en regardant *Matin soleil* à la télé.

– M'man…

Norma, les cheveux en bataille, pas encore tout à fait habillée, ouvrit la porte de derrière pour laisser sortir le chat gris. Le chien, qui grattait à la porte depuis un moment dans l'indifférence générale, en profita pour se ruer vers sa gamelle et se mit à aboyer.

– Bon sang, fit Norma, ne commence pas !

Sur l'égouttoir émaillé, le long de l'évier, des sachets de thé usagés sécrétaient des gouttes orangées dans une flaque de lait ; des céréales au chocolat laissées en plan se détrempaient dans leur bol, saupoudrées de marc de café. La plus belle chemise de Shane séchait sur le dossier d'une chaise ; des culottes en coton décoraient comme une couverture en patchwork le dessus du radiateur. Norma sortit une boîte de nourriture pour chien du fond du frigo et commença à chercher l'ouvre-boîte.

– Nicky, dégage ! Tu m'empêches de passer, merde !

C'était la voix de Sheena.

– Dégage toi-même !

De la pièce voisine, Norma entendit un coup de poing et une gifle et puis, par-dessus le son de la télé, le cri poussé par Shane en guise d'avertissement. Norma écrasa la cigarette incandescente qu'elle avait allumée plus tôt puis oubliée, et elle en sortit une autre du paquet. Ne trouvant pas son briquet, elle pencha la tête et l'alluma à la flamme de la cuisinière.

– M'man, je croyais que tu devais repasser ce chemisier.

Sheena se tenait dans l'encadrement de la porte, un chemisier crème à la main, ses côtes se dessinant nettement entre son soutien-gorge blanc cassé et la cein-

ture de sa jupette noire ; elle semblait n'avoir toujours pas trouvé sa seconde chaussure.

– Bon Dieu, tu veux bien te couvrir, oui ? dit Norma.

– Ouais, fit Nicky en bousculant sa sœur pour entrer dans la cuisine. Personne a envie de voir tes petits nibards, de toute façon.

– Vraiment ? Alors, comment ça se fait que tu traînes devant la salle de bains tous les matins ?

– Parce que je me retiens pour pas chier dans mon froc, si tu veux le savoir, pendant que Mademoiselle se colmate les points noirs au couteau à mastic.

Son chemisier tenu à bout de bras, Sheena tenta de le frapper, visant la trace de brûlure en forme de rein qui lui décolorait le côté gauche du visage. En riant, Nicky l'esquiva d'un pas de côté, percuta la table et, perdant l'équilibre, shoota dans la gamelle du chien qui répandit sa pâtée sur le carrelage.

Mon Dieu, se dit Norma, est-ce qu'il grandira un jour ?

– Bon ! cria-t-elle. Ça suffit ! Nicky, nettoie-moi ce gâchis tout de suite. Et toi, Sheena, remue-toi un peu ou tu vas rater ton bus. Si tu arrives en retard deux ou trois fois de plus, tu te feras virer.

– Encore ! s'esclaffa Nicky.

– La ferme ! dit Norma.

– Je suppose… fit Shane, s'ébrouant pendant une pause publicitaire… qu'il ne reste plus de thé dans la théière ?

– C'est ça, dit Norma. Il n'y en a plus.

Quand Nicky voulut déplacer la gamelle du chien, celui-ci lui mordilla la main, et Nicky lui donna un coup sur le museau avec le bord de la gamelle. Raidissant ses pattes antérieures, le chien montra les dents et gronda puis, se ravisant, se réfugia dans un coin pour y gémir.

– Cherche plutôt des crosses à quelqu'un qui est de taille à se défendre, dit Shane en lançant à son frère un coup de pied dans le tibia.

– Nicky. (Depuis le seuil de la cuisine, Norma désignait le carrelage.) Je veux que tu aies nettoyé tout ça avant que je redescende. Et pendant que tu y es, tu peux aussi débarrasser ce merdier qui s'entasse près de l'évier.

– Et pourquoi moi, bordel ?

– Parce que je te le demande, voilà pourquoi.

Shane ricana et retourna devant la télé.

Quand Norma revint dix minutes plus tard, vêtue d'un vieux pull et d'un pantalon en Élastiss distendu pour assurer le nettoyage du matin au bar du coin, elle surprit Nicky la main dans le sac, plongée dans son porte-monnaie, plus précisément, les dix dernières livres qu'elle possédait prêtes à émigrer dans la poche du pantalon de son fils.

– Espèce de petit sournois ! Qu'est-ce que tu crois être en train de faire ?

Ils connaissaient l'un comme l'autre la réponse à cette question.

Le regard allumé par la peur l'espace d'un instant, Nicky se glissa entre la table et le mur et fonça vers la porte de derrière. Pour une femme de sa corpulence, Norma était vive, plus rapide que Nicky ne l'aurait cru. Il avait ouvert la porte de quinze centimètres quand sa mère la referma du plat de la main, son autre main giflant la joue du gamin, là où la peau se plissait, violacée, en partant du cou.

– Sale voleur !

– Tiens.

Nicky brandit les deux billets de cinq livres vers sa mère, à bout de bras au-dessus de sa tête.

Alors que Norma tendait la main pour les saisir, il pivota brusquement sur lui-même, la laissant refermer les doigts dans le vide, tandis qu'il ouvrait la porte juste ce qu'il fallait et la refermait derrière lui.

– Si jamais je t'attrape, espèce de petit salopard, je te tords le cou !

Elle sortit dans la cour à la poursuite de son éclat de rire, passant devant les poubelles, le clapier vide, et le caddie rouillé qui avait échoué là on ne savait comment et n'avait jamais retrouvé le chemin du supermarché. Franchissant la barrière, elle se retrouva dans la ruelle qui longeait l'arrière de la rangée de maisons mitoyennes, et courut après son fils qui ne se pressait plus, à présent, slalomant en souplesse entre les crottes de chiens et les tessons de bouteilles. Au bout de la ruelle, il s'arrêta un instant et agita l'argent volé en signe de triomphe, avant de disparaître dans la rue.

Norma frissonna et revint sur ses pas.

– Un petit séjour en cabane, voilà ce qu'il lui faudrait.

Sheena, sa blouse boutonnée, était prête à partir.

– Tiens, dit Shane en tendant à sa mère son paquet de Silk Cut. Il t'a pris combien, cette fois ?

Allumant sa cigarette, Norma aspira la fumée et l'exhala lentement.

– Tout ce qui me restait, pas plus. (Puis, s'asseyant sur une chaise, elle ajouta :) Bon sang, on aurait pu croire qu'il finirait, à la longue, par comprendre la leçon, non ?

Seulement, même la bombe incendiaire lancée par un voisin furieux dont Nicky avait cambriolé la maison deux fois en une semaine n'avait pas réussi à le calmer. Oh, bien sûr, quand il s'était retrouvé à l'hôpital, Nicky avait reconnu ses erreurs ; et pendant toutes ces soirées où Norma avait patiemment soigné les brûlures de ses bras, de ses jambes, et ces cloques

qui lui couvraient la poitrine pour remonter vers son cou et son visage, Nicky avait promis à sa mère, et plus d'une fois, qu'il allait changer.

De sa poche de pantalon, Shane sortit une mince liasse de billets de dix et vingt livres et fourra un billet de vingt dans la main de sa mère. Norma sonda les yeux gris de son fils. Ne pose pas de questions, lui dit une voix, si tu ne veux pas savoir.

– Merci, dit-elle. Merci, mon grand. Merci.

Norma avait grandi à Rotherham, fille d'un ouvrier de l'aciérie et d'une femme qui, dans les intervalles de plus en plus longs séparant ses six grossesses, avait travaillé derrière le comptoir de l'épicerie locale. Norma était la benjamine, celle qui avait usé le courage que sa mère possédait encore et fini par lui briser le cœur.

Avant que Norma n'atteigne l'âge de trois ans, son père avait refait sa vie avec une gamine de dix-sept, affligée de strabisme divergent, qui était passée chez eux un soir vendre de la bruyère porte-bonheur. Pour Norma, il ne restait de lui qu'un vague souvenir, une enveloppe de photos aux bords incurvés, une pointe d'amertume coupante comme un rasoir au bout de la langue de sa mère.

Norma avait donc passé ses premiers jours dans un couffin posé sur le comptoir, près du bocal de bonbons et des journaux, tour à tour ignorée puis cajolée, à l'excès, par les clientes. À chaque fois qu'elle pleurait, elle passait des bras de l'une aux bras de l'autre, objet de mille câlineries, de paroles bêtifiantes, de démonstrations d'une affection purement intéressée – tout cela de manière très transitoire. Sa mère était toujours la dernière à la prendre dans son panier, la première à l'y reposer.

– C'est toi qui as fait partir ton père.

Pendant des années, cette accusation avait été présente dans le regard de sa mère, mais n'avait jamais franchi ses lèvres avant le jour où, rentrant inopinément de la boutique, elle avait surpris Norma et le petit Gary, dix ans, qui s'exploraient mutuellement derrière le canapé du salon, la jupe grise de Norma relevée par-dessus sa tête de façon inélégante.

– C'est toi, espèce de petite garce, c'est toi qui l'as fait fuir !

Norma avait neuf ans, et elle pensait que sa mère avait sans doute raison ; après tout, cela faisait des années que deux de ses frères la tripotaient.

Quand Norma eut treize ans, la famille déménagea du jour au lendemain pour s'installer à Huddersfield, dans une maison remplie de coins sombres où stagnait une odeur persistante de moisi. Les deux aînés étaient partis depuis longtemps : la sœur de Norma, enceinte, mariée et malheureuse, son frère, engagé dans l'armée, ivre deux soirs sur trois dans les bars d'Aldershot ou de Salisbury. Norma, qui prenait rapidement des formes, paraissait presque adulte. Avec un brin de maquillage et des talons hauts, elle pouvait facilement passer pour une fille de seize ans, voire dix-huit, sans se faire refouler dans les bars, et elle ne s'en privait pas. Dans la rue, les hommes se poussaient du coude sur son passage et la dévoraient des yeux. À l'école, des garçons plus âgés qu'elle la bousculaient dans les couloirs, et les mains baladeuses se comptaient par douzaines. L'un des plus grands émois jamais ressentis par Norma, celui dont elle se souvenait parce qu'il n'avait causé de tort ni fait de mal à personne, c'était ce jour au cinéma où elle avait attendu que les lumières se rallument à l'entracte pour passer lentement, de gauche à droite, devant l'écran, la poitrine mise en valeur par le plus moulant de tous ses pulls. Comme une star, elle avait senti les regards suivre ses moindres mouvements.

Bien sûr – et sa mère ne se lassait jamais de le lui répéter – tout cela ne pouvait que mal finir. Pendant presque sept mois, Norma réussit à masquer sa grossesse en portant des vêtements amples. Ce n'était qu'une fille un peu forte qui prenait encore du poids, et rien de plus.

Quand le bébé arriva, avec trois semaines d'avance, il sembla s'échapper des replis de son ventre comme une anguille frétillante et couverte de sang, glissant entre les mains de la sage-femme. On laissa Norma le tenir une minute, petite chose humide contre son cou et sa joue. Une minute, c'était trop long pour ce qu'ils avaient l'intention de faire.

– Le bébé est tout petit, dit la sage-femme. Minuscule. Il va falloir le mettre en couveuse, pour l'instant.

La mère de Norma et l'hôpital firent ensemble les démarches pour que l'enfant soit adopté : il n'était pas nécessaire que Norma, encore mineure, signe le moindre formulaire.

– Oublie-le, ma petite, lui conseilla sa sœur mariée. Si tu veux t'en faire faire un autre plus tard, c'est pas les occasions qui manqueront.

Des occasions, il y en eut. Mais l'oublier, elle n'y parvint pas.

Michael. Pendant ce bref instant où elle l'avait tenu, elle avait su comment l'appeler. Elle lui avait dit son nom à l'oreille, doucement, sa voix étonnée couverte par les cris du nouveau-né. Michael. Elle ne l'avait jamais revu, et ne savait pas davantage ce qu'il était devenu. Et même si aujourd'hui, supposait-elle, les procédures et les démarches en ce sens existaient, elle n'avait jamais tenté de retrouver sa trace. Norma se plaisait à l'imaginer vivant heureux quelque part, satisfait de son sort : ce devait être un homme dans la force de l'âge, à présent, qui avait peut-être une famille à lui.

Le soir où le compagnon de sa mère, l'homme pour lequel ils étaient venus s'installer à Huddersfield, coinça Norma contre le mur de la cave et tenta de lui peloter les seins, elle le frappa d'un coup de pelle à charbon dans les tibias, de toutes ses forces, et l'avertit que si jamais il la touchait de nouveau, elle lui couperait la queue pour la donner à manger aux canards. Depuis, il sentait les larmes lui monter aux yeux à chaque fois qu'il longeait le lac en traversant le parc. Quant à Norma, elle avait appris qu'il y avait certains événements, dans sa vie, qu'elle pouvait maîtriser si elle s'en donnait la peine.

Si bien que, lorsqu'elle tomba enceinte de nouveau, si éperdument amoureuse de Patrick Connelly qu'elle ne pouvait pas plus imaginer se passer de lui que de l'air qu'elle respirait, ce fut un acte mûrement réfléchi et prémédité. De la part de Norma, tout au moins.

Patrick était un peu irlandais, un peu écossais, et un peu fêlé. Âgé de vingt-neuf ans, soit dix de plus que Norma, il avait battu le pavé de Cork, d'Édimbourg et de Glastonbury. C'était un hippie doux comme un agneau mais capable de piquer des rages d'une rare violence, un guitariste à la technique heurtée et rudimentaire, et dont la voix évoquait un ange satanique – ou le chanteur des Stylistics, pour le moins. Chaque week-end, Patrick montait dans le train de Manchester ou de Leeds et partait faire la manche ; en milieu de semaine, il chantait dans les bars locaux avec un orchestre de soul de huit musiciens au personnel variable. Un soir, pendant qu'il chantait *Tired of Being Alone*[1], Norma, enhardie par l'alcool, s'était approchée de la scène et lui avait caressé l'intérieur de la cuisse.

Ils s'installèrent dans deux chambres meublées au-dessus d'une boutique, près de la gare. Parfois, Patrick

1. « Fatigué d'être seul. » *(N.d.T.)*

la frappait, et Norma se rebiffait ; la grosse fille – devenue une grosse femme qui prenait encore du poids – avait appris à appuyer ses coups. Et lorsqu'un soir, rendu euphorique par la grâce d'une herbe de qualité, Patrick déclara qu'il ne désirait rien de plus au monde qu'une famille, des enfants, Norma le prit au mot.

Pendant sa grossesse, il la quitta quatre fois, séjournant pendant des semaines Dieu seul savait où, avant de revenir s'installer avec les quelques effets personnels qu'il possédait. Il tenta de convaincre Norma de se faire avorter, et quand il fut trop tard pour cela, il la poussa dans l'escalier d'un bus à étage entre Paddock et Longwood.

Norma obtint contre lui une injonction du tribunal lui interdisant sa porte. Mais une fois que Shane fut né, Patrick l'inonda de fleurs volées dans les jardins proches de l'hôpital, lui chantant des chansons depuis le couloir d'accès à la maternité. Cinq mois après qu'ils se furent de nouveau installés ensemble, Patrick secoua Shane si fort pour le faire cesser de pleurer qu'il brisa trois côtes au bébé.

Norma avait une amie à Nottingham, Rosa, elle-même mère de deux enfants, mais qui par ailleurs vivait sans compagnon. En un rien de temps, Norma emballa toutes ses affaires, prit le car avec le bébé, et partit plein sud. Les deux femmes partagèrent les dépenses, les corvées ménagères, se plaignirent de concert de l'aide sociale – ces salauds-là, ils se foutent vraiment du monde, comment est-ce qu'on pourrait vivre avec ce qu'ils nous donnent ? Elles chantaient dans les bars le vendredi soir, jouaient au loto, regardaient la télé. Il n'y a pas de doute, finit par conclure Norma : les hommes, c'est tous des salauds.

Elle fit la connaissance de Peter au mariage de la sœur de Rosa. Après la réception, ils rentrèrent tous

ensemble à la maison : Norma avec Peter, Rosa avec un type que personne n'avait jamais vu et qu'on ne devait plus jamais revoir par la suite. Rosa trouva une bouteille de Drambuie qu'ils burent dans des tasses ébréchées. Le type que personne ne connaissait fit circuler quelques pétards. Quand ils se séparèrent deux par deux, Norma alla avec Peter. Quel mal y avait-il à cela ? Une petite partie de jambes en l'air entre amis.

Le mal, c'est qu'elle tomba amoureuse.

Peter était petit et frêle, ses doigts délicats savaient déchiffrer le corps de Norma comme du braille, il avait des yeux noirs au regard doux et des cils longs et recourbés comme ceux d'une fille. Quand Norma roulait sur lui pendant la nuit, elle avait peur de l'asphyxier en l'écrasant sous son poids.

Il jouait avec Shane, le faisait sauter sur ses genoux, même si Shane ne riait pas facilement et pleurait pour un rien. Norma comprit ce que signifiait, dans ces moments-là, le regard de Peter. Sheena vint au monde quand Shane avait deux ans, et Nicky à peine onze mois plus tard.

C'est toi qui as fait partir ton père.

Nicky hurlait à chaque fois que Peter le touchait, et lançait des coups de pied si jamais son père le prenait dans ses bras. Il en arriva au point où il se mettait à pleurer dès que Peter entrait dans la pièce. La seule personne capable de calmer Nicky, c'était Norma elle-même. L'enfant la suivait des yeux à chacun de ses mouvements ; dès qu'il sut marcher à quatre pattes, ce fut pour aller vers elle, et vers elle seule. La seule façon, pour Norma, de le faire s'endormir, c'était de le prendre avec elle dans son lit.

Peter passait des nuits sur un matelas d'emprunt posé par terre, des nuits sur le canapé, des nuits ailleurs qu'à la maison.

– Je n'en peux plus, disait-il à Norma. Je ne le supporte plus.

– Ce n'est rien, mon chou, répondait Norma. Nicky va changer, tu verras. Tu es son père, après tout.

Mais ce fut Peter qui changea avant que le gamin n'ait eu le temps de le faire : il changea d'adresse, tout simplement. Un après-midi, lorsque Norma rentra après avoir fait ses courses, toutes les affaires de Peter avaient disparu des placards, et son plus beau costume, si étrangement semblable à celui qu'avait possédé le père de Norma, n'était plus à sa place dans la penderie.

Peter n'avait pas laissé de lettre. Deux fois par an, à Noël et pour son anniversaire, il envoyait une carte à Sheena, toujours postée d'un endroit différent, et ne comportant jamais d'adresse de retour.

Norma raconta à tout le monde que ça lui était égal : Rosa et elle-même n'avaient-elles pas toujours dit que les hommes étaient tous des salauds ? Mais quand Shane plongea brutalement dans la délinquance quelques années plus tard, elle fut forcée de reconnaître qu'elle ne pouvait plus faire face, avec ses trois enfants sur les bras, et Shane quitta la maison pour le premier de ses deux séjours en foyer. C'est seulement pour laisser un peu souffler ta mère, mon petit, avait expliqué l'assistante sociale. C'est un brave môme, avait-elle dit à Norma, je suis sûre qu'il comprend. Qu'il ait compris ou pas, Shane n'en dit jamais rien. D'ailleurs, il n'avait jamais dit grand-chose, surtout depuis son retour à la maison après son second séjour en foyer.

– Tu vas pas au boulot, ce matin, ou quoi ? demanda Shane.

Norma était assise à la table de la cuisine, la fumée s'élevait de sa cigarette.

– Si, dit-elle. Si, je pars bientôt.

Shane haussa les épaules.

– C'est toi qui vois. Moi, je me casse, d'accord ?

Norma hocha la tête : une dernière cigarette, une dernière tasse de thé, un dernier quelque chose, elle allait se secouer et partir à son tour.

2

– Je ne voudrais surtout pas qu'on s'emballe trop vite… annonça le coordonnateur d'histoire-géo, s'extirpant de son anorak alors qu'il entrait dans la salle des profs… mais la rumeur dit qu'on a repéré, tôt ce matin, un oiseau rare du genre Snape.

– Dans les environs immédiats, tu veux dire ? demanda un collègue de maths, quittant des yeux sa grille de mots croisés. Ou alors, effectivement, tu sais… ?

– Dans l'enceinte du collège, apparemment. Quelque part du côté des toilettes. Son milieu naturel.

– On devrait peut-être mettre une pancarte sur le tableau d'affichage. Il doit y avoir un certain nombre d'entre nous qui n'ont jamais eu l'occasion d'en voir un de près. Après tout, je ne pense pas qu'il va rester ici longtemps.

– Difficiles à prévoir, commenta le coordonnateur d'histoire-géo, les habitudes migratoires du Snape.

Assise à l'autre bout de la salle, où elle tentait vainement de corriger une pile de cahiers avant la sonnerie, Hannah Campbell ne trouva pas ça drôle. La dernière fois que Nicky Snape avait fait une apparition dans sa classe, un cours tout à fait convenable sur le haïku avait été irrémédiablement saboté en moins de temps qu'il n'en faut pour compter les syllabes jusqu'à dix-sept. D'autre part, Hannah savait que si Nicky n'était pas à

l'école, il y avait de fortes chances pour qu'il soit parti se fourrer dans de nouveaux ennuis, allongeant une liste de méfaits et délits qui semblait déjà, même dans un secteur aussi difficile, vraiment impressionnante. Elle savait tout ça, et pourtant… Hannah soupira lorsque la sonnerie retentit, inscrivit une note sur le cahier ouvert, reboucha son stylo bille rouge de luxe écriture fine, et se leva. Une journée de plus qui commençait.

Nicky laissait deux gamins plus jeunes que lui examiner l'étiquette de sa chemise Hugo Boss en coton noir – elle était trop grande pour son torse malingre, mais on ne peut pas se montrer difficile quand on se procure ses vêtements de la façon dont Nicky se procurait la plupart des siens. Aujourd'hui, il la portait déboutonnée, ce qui lui allait mieux, par-dessus un T-shirt noir qu'il avait tiré vers le haut au maximum pour cacher le plus possible les brûlures qui s'étalaient sur sa peau depuis sa poitrine. Son jean noir était retourné à la taille. Aux pieds, il portait des Reebok éraflées, dont l'une était déchirée au talon ; il allait falloir les remplacer.

– Snape, qu'est-ce que tu fous ici ? demanda un autre môme qui entrait dans le bâtiment en traînant la savate.

– Ils m'ont supplié de venir, dit Nicky. Tous à plat ventre devant moi.

– Ouais, mais le résultat, c'est que t'es là quand même.

– Bon, qu'est-ce que vous pensez de Macbeth et des sorcières ? demanda Hannah Campbell. À votre avis, il les croit, ou pas ?

– Bien sûr qu'il les croit, dit une fille du premier rang.

– D'accord. Pourquoi ?

– Parce qu'il les croit.

– Oui, mais pourquoi ? Je veux dire, si tu étais à sa place, est-ce que tu… ?

– Est-ce que je quoi ?

– Si tu rentrais chez toi par la forêt…

– M'dame, j'traverse pas la forêt pour rentrer chez moi.

– Si tu traversais la forêt, et que juste après le parking de la navette tu voyais ces trois vieilles un peu étranges…

– Des pouffes, cria un gamin.

– Des putes.

– Des radasses.

L'un des mômes du dernier rang bondit sur ses pieds et se campa à côté de son pupitre, une main posée sur la hanche de façon extravagante.

– Hé, Macbeth, mon joli, t'as envie de t'envoyer en l'air ?

– Ça va, ça va. (Hannah sourit et laissa le temps à la rigolade générale de s'estomper.) Revenons à notre question. Si tu étais arrêtée en chemin par trois personnes que tu ne connais pas et qui avaient l'air bizarres par-dessus le marché, et si elles te disaient qu'un événement allait se produire dans l'avenir, est-ce que tu les croirais ?

– Ça dépend de ce qu'elles diraient, M'dame.

– Très bien, Wayne. Et pourquoi ça ?

– Si elles me disaient ce que j'ai envie d'entendre, M'dame, j'les croirais.

– Ouais, par exemple, que tu vas gagner à la loterie.

– Cinquante millions.

– Y a un type, vous savez, y s'est flingué pass'qu'il avait pas joué le numéro gagnant.

– Y pouvait pas connaître le numéro gagnant, bouffon !

– Bien sûr que si, pass'que c'était le même numéro qu'y jouait toutes les s'maines, sauf que c'te s'maine-là, y l'a pas joué !

– Quel débile !

– Bon, fit Hannah, on va se calmer un peu pour réfléchir. Ce qui se passe entre les sorcières et Macbeth, est-ce que ce n'est pas un petit peu comme ce dont vous venez de parler ?

– Y a pas de loterie dans *Macbeth*, M'dame.

– Non, mais ce dont il y est question, c'est d'obtenir ce qu'on désire le plus au monde, non ? Devenir roi. Toute cette gloire, tout ce pouvoir. Tous vos rêves qui deviennent réalité.

– Ça arrive jamais, M'dame, vous croyez pas ? (C'était une fille, cette fois, assise au bout du rang, et qui écartait de son visage une mèche de cheveux avec son stylo bille.) Les rêves qui se réalisent, et tout ça.

– Tu veux dire que ça n'arrive pas dans la pièce, ou que ça n'arrive jamais ? Que ça n'arrive jamais dans la vie, par exemple ?

– Jamais.

– Y a un mec, dit un gamin près de la porte, y travaillait à l'usine. Il a gagné plein de thunes, et pis il a pas su quoi faire avec, il est retourné au Pakistan.

– Il aurait dû emmener tous ses potes.

– Toute sa famille.

– Et puis Fazal avec, ajouta Nicky.

C'était la première fois qu'il prenait la parole. Depuis le début du cours, il était resté dans son coin, tout content de faire joujou avec un agenda électronique Casio qu'il avait raflé lors de sa dernière visite chez Dixon.

– Je peux pas y retourner, gros malin, répliqua Fazal, vu que j'y ai jamais foutu les pieds.

– Ça suffit ! dit Hannah d'un ton ferme. On parle d'autre chose. (Puis, s'avançant de quelques pas vers Nicky :) Qu'est-ce que tu en penses, Nicky ? Tu ne crois pas que c'est l'une des choses auxquelles Shakespeare essaie de nous faire réfléchir : ce qui se passe quand nous obtenons ce que nous désirons le plus ?

Nicky pressa quelques touches sur le clavier de l'agenda et le jour de la semaine s'afficha en allemand. Pourquoi est-ce qu'elle ne le laissait pas tranquille pour interroger quelqu'un d'autre ?

– Nicky, tu crois qu'il nous dit quelque chose au sujet de l'ambition dans cette pièce ?

– J'en sais foutrement rien.

– Pardon ?

– J'ai dit que j'en savais rien.

Nicky poussa l'ordinateur de poche vers l'autre bout de son pupitre.

– Si il voulait qu'on comprenne de quoi il parle, il avait qu'à écrire en anglais normal, non ?

– Mais c'est ce qu'il a fait. En anglais normal de son époque.

– Ouais, mais c'est pas notre époque à nous, non ? C'est pas de l'anglais de maintenant. Si vous voulez qu'on le lise, pourquoi quelqu'un le récrit pas en vrai anglais pour que tout le monde comprenne ?

– Ouais, M'dame, s'écria quelqu'un. Ou alors, on lui met des sous-titres.

– Et après, on le passe à la télé.

– Combien d'entre vous pensent que Nicky a raison ? demanda Hannah.

Un concert d'exclamations lui fit comprendre qu'ils étaient nombreux dans ce cas.

– D'accord, mais qu'est-ce qu'on y perdrait ?

– Rien.

– Avec son orthographe pas possible…

– Les mots qu'on comprend pas…

– Oui, renchérit Hannah, on perdrait les mots, on perdrait la langue. En fait, ça ne serait plus Shakespeare du tout.

Des acclamations vigoureuses, puis :

– L'histoire serait la même, M'dame.

– Je sais, mais tu ne crois pas que si on s'intéresse encore à Shakespeare après tout ce temps, ce n'est pas tant pour les histoires que pour la langue dans laquelle il les a racontées ? Après tout, en elles-mêmes, ses histoires n'étaient pas tellement différentes de celles des autres. En fait, il en a emprunté la plupart à d'autres auteurs, de toute façon.

– Moi, M'dame, quand j'ai fait ça, vous avez même pas voulu me donner de note.

– Je ne pense pas, John, que Shakespeare ait copié mot pour mot, sans oublier une seule faute d'orthographe.

Rires et moqueries diverses.

Hannah jeta un coup d'œil à sa montre.

– Combien d'entre vous ont vu *Pulp Fiction* ? (Environ la moitié de la classe, mais ils en avaient presque tous vu des extraits à la télévision.) Et *Tueurs nés* ?

Les deux tiers.

– Bon. Ce sont deux films qui contiennent pas mal de scènes de violence…

– Pas assez, M'dame.

– Des tueries, de la violence, des criminels et des meurtriers comme personnages principaux, c'est assez proche de *Macbeth*, à vrai dire. Mais dites-moi, à part les scénarios, quelle est l'une des différences les plus évidentes entre *Pulp Fiction* de Quentin Tarantino et *Tueurs nés* d'Oliver Stone ?

– John Travolta.

– *Pulp Fiction* est plus long.

– *Tueurs nés*, c'est nul.

Hannah leva la main pour obtenir le silence.

– L'une des différences les plus importantes, est-ce que ce n'est pas le dialogue, la façon d'utiliser la langue ? Vous ne trouvez pas que dans le film d'Oliver Stone, tout repose sur un montage ultrarapide et des effets genre vidéoclip ? Alors que *Pulp Fiction* est rempli de scènes où il n'y a que des gens qui parlent ?

– Comme celle où ils sont dans la voiture, et qu'ils expliquent pendant des plombes comment on appelle un Big Mac en France ?

– Dans *Reservoir Dogs*, M'dame, quand ils sont tous assis autour de la table…

– Ouais, et puis qu'ils parlent de Madonna…

– Voilà, dit Hannah, c'est ça. Ils parlent. La langue, ce n'est pas ça, ce que Tarantino aime le plus ? Si vous retirez tous ces dialogues de *Pulp Fiction*, ça changerait tellement le film que ce ne serait plus un film de Tarantino. Il ne serait sûrement pas aussi bon. Et si vous retiriez de *Macbeth* la langue de Shakespeare…

– Ça serait fini plus vite.

– … la pièce ne serait pas aussi bonne non plus. Et ça ne serait certainement pas du Shakespeare.

Avant que Hannah puisse ajouter quoi que ce soit, la sonnerie retentit pour marquer la fin du cours, et tout fut noyé dans le vacarme des chaises raclant le sol, celui des conversations particulières, et le mouvement de trente et une paires de pieds.

– Nicky, risqua Hannah, je peux juste te dire un mot ?

Mais Nicky, comme les sorcières, avait disparu sans laisser de trace. Et le portefeuille de Hannah aussi, par la même occasion, alors qu'elle l'avait fourré au fond de son sac, entre son agenda et une barre Snickers qu'elle se réservait pour la récré.

3

Nicky avait un sourire jusqu'aux oreilles, tellement large qu'il pouvait parler et manger sa part de pizza en même temps.

– Roland, t'as de la chance que je sois tombé sur toi, tu sais. J'ai un truc pour toi. Tout à fait ce qui te faut.

Roland versa du sucre dans son café ; deux sachets d'abord, et puis un troisième. La dernière fois qu'il avait acheté quelque chose à Nicky, une paire d'enceintes Marantz pour trente livres, il avait dû dépenser deux fois cette somme pour les faire réparer à peine dix jours après.

– Tiens, dit Nicky, en faisant glisser vers lui sur la table ce qui ressemblait à première vue à un étui à lunettes.

– C'est quoi, ce truc, mec ? Des polaroïds ? Du shit ?

– Regarde ça. Regarde.

Roland secoua la tête.

– Tu déconnes, mec. Qu'est-ce que tu veux que je foute de ça ?

Nicky n'en croyait pas ses oreilles. Comment Roland pouvait-il être aussi bouché ?

– Les rendez-vous d'affaires, c'est à ça que ça sert. Pour le business. C'est toi qu'arrêtes pas de me dire que tu dois être un jour là, un jour ailleurs, rencontrer

un type ici, un type par là-bas, pour une combine ou une autre. Et des fois, t'oublies, pas vrai ? C'est toi qui me l'as dit. T'étais assis là et tu me l'as dit. Alors, maintenant, si t'avais ce truc-là… (Au hasard, Nicky enfonça quelques touches.) Tu vois ? C'est génial, non ? C'est nickel. C'est… comment dire ? Compact. Ça tient dans une poche de chemise, dans une poche de veste, n'importe où. Mais tout ce que t'as besoin de savoir, Roland, bon – les numéros de téléphone, les adresses, les rendez-vous – tu peux tout stocker là-dedans, d'accord ? Casio SF-8350. Il fait tout ce que tu veux, sauf envoyer un fax ou un e-mail, et encore, il doit y avoir un moyen de le brancher pour que ça soit possible. Et regarde, regarde-moi ça, regarde… Qu'est-ce que t'en dis ? Il peut te traduire des trucs en neuf langues. Neuf. Tu te rends compte ? Tu savais même pas, je parie, qu'il existait neuf putains de langues différentes.

Roland prit l'organiseur numérique et fixa le mot *Mittwoch* qui clignotait, grisâtre, devant ses yeux en haut de l'écran oblong.

– Merde, mec, pourquoi tu me soûles avec ce truc ?

– Parce que je vais te faire un prix, d'accord ?

Roland s'esclaffa et referma les dents sur sa tarte aux cerises, manquant de peu se brûler la langue.

– Merde ! Pourquoi c'est toujours aussi brûlant à l'intérieur, ces saloperies ?

– Trente livres, proposa Nicky. (Il décolla de sa pizza la dernière rondelle de champignon, qu'il déposa sur le bord de son assiette en carton. Il n'avait jamais supporté les champignons, ils le rendaient malade.) Allez, Roland, d'accord ? Trente livres.

Roland pressa un bouton et l'écran s'effaça.

– Rien du tout, mec. Ça m'intéresse pas.

– Vingt-cinq.

Roland secoua la tête.

– D'accord. Vingt.

– Nicky, combien de fois il faut que je te le dise ? Maintenant, vire ce machin de devant mes yeux.

Merde ! Nicky laissa tomber la croûte de la pizza sur la table, tordit l'assiette en carton, referma d'un coup sec l'agenda électronique et le fourra dans la poche arrière de son jean en se levant.

– À plus, Roland.

– Ouais.

À cinq mètres de la porte, Nicky pivota sur les talons de ses Reebok et revint précipitamment sur ses pas.

– Tiens… dit-il, se penchant sur Roland derrière son dos. Quinze livres. Tu peux le revendre deux fois ce prix-là.

– Dix.

Nicky posa l'appareil sur la tasse de Roland.

– C'est bon.

Roland s'esclaffa et posa un billet de dix livres dans la paume de Nicky.

Dix, pensait Nicky en retournant vers la rue, dix et les cinquante qui étaient dans le portefeuille de la mère Campbell, je peux me payer quelque chose de correct pour mes pieds, au lieu de ces vieilles saloperies que je porte maintenant.

Mark Divine remarqua peut-être, sur le bout de verdure bordant l'entrée de l'école, les quelques jonquilles que personne n'avait encore arrachées ou piétinées, mais il n'en laissa rien paraître. Quatre heures de sommeil, c'est tout ce qu'il avait réussi à engranger la nuit précédente. Combien de pintes de bière ? Six ou huit, et puis la fille qu'il pistait de bar en bar lui avait ri au nez avant de monter dans un taxi. Il devait être deux heures du matin quand Divine s'était écroulé sur son lit. Non, presque trois. Et ce

matin, il avait dû subir Graham Millington, la lèvre retroussée sous sa moustache, lui assenant une engueulade en règle pour une histoire de paperasses qu'il avait négligé de remplir.

– Ça te fait quel âge, maintenant ? avait demandé Millington. Vingt-sept, c'est ça ? Vingt-huit ? Pose-toi un peu la question, un jour, de savoir pourquoi tu es toujours inspecteur adjoint alors qu'il y en a d'autres, de trois ou quatre ans plus jeunes, qui t'ont doublé si vite que tu sembles faire du sur-place.

Divine avait ravalé la réplique qu'il avait sur le bout de la langue : « Et vous, Graham ? Vous étiez déjà inspecteur bien avant que j'entre dans la police, vous n'avez pas bougé d'un poil depuis, et ça ne risque pas plus de vous arriver qu'à une de ces putains de statues qui sont plantées autour de Slab Square. » Mais il avait gardé ça pour lui, bien sûr. Il avait serré les dents et il avait boudé dans le local de la PJ jusqu'au moment où il avait reçu cet appel, une histoire de prof qui s'était fait piquer son portefeuille dans son sac, pendant un cours. C'était bien fait pour ses pieds, probablement, avait pensé Divine. Elle avait qu'à ne pas l'apporter en classe, pour commencer. Mais, au moins, cet incident lui donnait une bonne raison de sortir prendre l'air. Hannah Campbell, il voyait d'ici à quoi elle devait ressembler. Cheveux courts et frisés, pas de poitrine, clignant des yeux dans sa direction à travers des lunettes à double foyer. Hannah, en plus ! Tu parles d'un prénom. Quelque part, au fin fond de sa mémoire, Divine se rappelait une tante Hannah, avec des touffes de poils sur le menton.

– Je peux vous renseigner ?

Relevant les yeux de sa machine à écrire, la secrétaire examina Divine d'un air soupçonneux.

– Inspecteur adjoint Divine, dit-il en lui montrant sa carte. Police judiciaire. C'est à propos de l'incident de ce matin. Hannah, euh… Campbell. Vous devez être au courant, je suppose.

– Asseyez-vous, je vous prie.

Comment se fait-il, se demandait Divine, qu'à chaque fois que j'entre dans une école, n'importe quelle école, je sente la compresse froide de l'échec me ratatiner les joyeuses et me comprimer le cœur ?

Elle l'attendait dans une petite salle du premier étage, éclairée par la seule lumière d'une fenêtre étroite et haute à travers laquelle il vit le ciel au-dessus d'un mur de briques. Deux des murs étaient couverts de livres, des séries de manuels poussiéreux aux reliures toile effilochées, dont certains semblaient ne pas avoir bougé de place depuis longtemps. N'y avait-il pas, prétendument, pénurie de manuels scolaires ? se demanda Divine. Il n'avait pas entendu ça quelque part ? Alors, qu'est-ce qu'on reprochait à ceux-là ?

– Mademoiselle Campbell ?

– Hannah.

Divine lui montra sa carte de police tandis qu'il se présentait, puis il s'assit en face d'elle, de l'autre côté d'une table étroite.

Il s'aperçut tout de suite de son erreur. Elle était plus jeune qu'il ne le pensait, pour commencer. Trente-cinq ans, sans doute ; peut-être moins. Pas de lunettes non plus. Elle avait les cheveux plus longs qu'il ne l'avait imaginé, légèrement évasés sur les côtés et sur la nuque. Châtain clair. Sous une veste de couleur ocre, elle portait un haut lilas à trois boutons. Lilas, ou bien pourpre, il n'avait jamais su les distinguer avec certitude. Une jupe noire, à mi-mollet, et des chaussures confortables.

– J'ai déjà parlé à deux policiers, dit Hannah. Je leur ai expliqué ce qui s'est passé, du mieux que j'ai pu.

– Des agents en tenue, oui. C'est la procédure habituelle.

– Et vous, vous êtes inspecteur, c'est ça ? Puisque vous appartenez à la PJ. C'est bien ce que ça veut dire ?

Divine hocha la tête, refoulant l'idée qu'elle puisse, si peu que ce fût, se payer sa tête.

– Et vous aimeriez que je vous raconte ce qui est arrivé ?

– Ouais, c'est ça.

Elle l'examina. L'effronterie habituelle qu'exprimait le visage de Divine était atténuée par les marques de fatigue qui lui soulignaient les yeux.

– Vous n'allez pas prendre de notes ? s'étonna Hannah.

Elle attendit que Divine eût sorti son calepin et son crayon pour commencer.

– Alors, vous pensez que vous allez l'attraper ?

– Nicky Snape ?

– C'est bien de lui que nous venons de parler, non ?

Ils suivaient le couloir du rez-de-chaussée, Hannah l'escortant vers la sortie.

– Vous semblez pratiquement certaine que c'est lui le coupable, fit Divine.

Hannah haussa les épaules.

– Mon portefeuille a disparu, Nicky a disparu, ils ont disparu tous les deux au même moment. Sans compter qu'il semble avoir une propension à commettre ce genre de chose.

– Une quoi ?

De nouveau, Divine se demanda si elle se moquait de lui.

– Le vol. Il a déjà eu des ennuis à cause de ça.

Aux coins de la bouche de Divine, les rides que creuse le rire se plissèrent soudain.

– Une fois ou deux seulement.

– Et vous ne l'avez pas attrapé, à ce moment-là ?

– Oh, pour ça, oui, on l'a coincé. Mais le tribunal l'a relâché aussi sec. On ne peut pas les garder, voyez-vous. Pas quand ils sont aussi jeunes. Il avait douze ans, la première fois. Treize. (Divine regarda, autour d'eux, les portes, les fenêtres.) Vous devez savoir ce que c'est, vous qui les côtoyez tous les jours.

Hannah ne répondit pas. Elle continua d'avancer jusqu'à ce qu'ils eussent dépassé le secrétariat pour se retrouver sur les marches étroites de l'escalier de l'entrée, à l'extérieur. Le bâtiment projetait des ombres allongées, loin sur le bitume, et la brise de printemps gardait un fond de fraîcheur. Hannah se rendait compte que Divine la détaillait, qu'il regardait son cou, ses seins.

– À vous entendre, dit-elle, on a l'impression que vous considérez presque ce genre d'affaire comme une perte de temps.

– Si on le chope et qu'il a encore sur lui des objets vous appartenant, des cartes de crédit, disons, quelqu'un aura peut-être assez de bon sens pour l'envoyer au frais.

– Et ça pourrait arriver ? Qu'on l'appréhende dans ces conditions, je veux dire ?

Divine bomba légèrement le torse, se redressa de deux bons centimètres.

– L'année dernière, dans le domaine de la police judiciaire, c'est Nottingham qui a obtenu le meilleur taux de réussite.

– Vraiment ?

– Avec une moyenne de quatorze affaires résolues par officier et par an.

– Ça ne semble pas, commenta Hannah, un chiffre considérable.

– Il est meilleur que partout ailleurs, cependant, n'est-ce pas ?

– Les statistiques… (Hannah sourit.) Pour savoir réellement ce que ce chiffre représente, il faudrait le comparer au nombre de crimes et délits réellement commis. Vous comprenez, pour le replacer dans le contexte approprié.

– Oui, enfin… fit Divine en détournant les yeux… je n'ai pas les données en tête, pas le chiffre exact, en tout cas. (Il était de 148 crimes pour 1 000 habitants, le plus élevé derrière Humberside, Divine le savait par cœur. Il ajouta :) Bon, il va falloir que j'y aille.

– Très bien.

Hannah hésita un moment avant de rentrer dans l'école.

– Écoutez, je ne sais pas si… commença Divine, les joues légèrement empourprées.

– Non, dit Hannah. Je regrette, c'est hors de question.

4

– Quand quelque chose fonctionne bien, dit Skelton, on pourrait croire que personne ne songerait à y toucher en courant le risque de perdre tous les avantages acquis.

Depuis le fauteuil qui faisait face au bureau du commissaire principal, Resnick poussa un grognement qui pouvait passer pour une approbation.

– Vous savez aussi bien que moi, Charlie, poursuivit Skelton, que la plupart des brigades du pays donneraient la prunelle de leurs yeux pour des statistiques comme les nôtres.

Hochant la tête, Resnick transféra son poids de sa fesse gauche à sa fesse droite. L'idée d'instaurer une brigade du grand banditisme dans le comté avait déjà été évoquée, mais à présent, avec les changements décidés par la direction générale de la police, il semblait possible qu'elle se concrétise.

Skelton tripotait un crayon, au risque de déranger la symétrie de son bureau.

– Vous savez ce que cela signifie, n'est-ce pas ? Une police à deux niveaux, voilà ce qui nous attend. Tous les cracks et les bardés de diplômes seront cloqués ensemble pour se passer mutuellement la brosse à reluire, et nous, le reste du troupeau, on ramassera les miettes, les vols de vélos et les infractions au code de la route.

Resnick se demandait si, d'une certaine façon, ce n'était pas déjà ce qui se passait. Helen Siddons, par exemple, la jeune et brillante inspectrice principale qui était restée parmi eux juste assez longtemps pour envoyer des secousses sismiques sous le château branlant qu'était devenue la vie conjugale de Skelton. Elle avait été nommée inspectrice principale à un âge où Resnick n'était pas encore inspecteur. À présent qu'il allait sur ses quarante-cinq ans, toujours inspecteur principal, où en était Helen Siddons dans sa carrière ? Elle occupait un poste d'inspectrice en chef dans le Somerset. Comme Reg Cossall l'avait dit quelques jours plus tôt au pub :

– Si cette salope arriviste avait eu la chance d'être noire en plus d'être une bonne femme, elle aurait baisé tout le monde dans la course à la promotion, et elle serait commissaire principal à l'heure qu'il est, plutôt qu'inspectrice en chef !

– Non, Reg, avait ricané Millington. Elle aurait pas baisé tout le monde. Elle a seulement baisé avec Jolly Jack.

À présent, tandis qu'il regardait Skelton assis en face de lui, Resnick se demandait si cela était vrai. Oh, Skelton avait été sensible aux charmes d'Helen Siddons, sans aucun doute, et elle avait exploité la situation à son avantage. Quant à savoir si cela avait dépassé le stade des coups d'œil qui s'attardent et des échanges de regards à peine secrets, Resnick n'aurait su le dire. Et, de plus, cela importait peu. Ce qui importait, en revanche, c'est qu'Alice Skelton avait cru à l'existence de cette liaison. La certitude d'être trompé est aussi tenace dans votre esprit que le sont sur un drap les traces laissées par une étreinte. La dernière fois que Resnick s'était rendu chez Skelton, il avait eu l'impression d'assister à une passe d'armes à fleurets à peine mouchetés.

– Malgré tout, avec un peu de chance, Charlie, reprit Skelton, on sera partis, vous et moi, avant que cela n'arrive. Mis au rancart, avec une pension, et un cadeau de départ genre montre en or, ou ce qu'on offre à la place de nos jours.

Resnick n'y croyait pas. Pour Skelton, peut-être, mais en ce qui le concernait personnellement, la retraite était une hantise qui rôdait pendant les dernières heures grises avant l'aube ; l'un de ces monstres, comme le cancer de la prostate, qui vous poursuivent pendant votre sommeil.

– Lynn Kellogg, Charlie. (Skelton avait attendu qu'il eût pratiquement atteint la porte.) Elle va bien, n'est-ce pas ?

Resnick mit du temps à répondre, se demandant s'il y avait quelque chose qu'il aurait dû remarquer, quelque chose qui lui avait échappé.

– Oui, ça va. Pourquoi me le demandez-vous ?

– Oh, je n'ai aucune raison particulière. (Skelton regarda Resnick par-dessus la voûte formée par ses dix doigts joints.) Elle a recommencé à voir son psy, c'est tout.

« Aucune raison particulière », pensa Resnick en regagnant son propre bureau, voilà qui n'est pas tout à fait exact. Comme il ne le savait que trop bien, les raisons de s'inquiéter au sujet de Lynn ne manquaient pas.

Une quinzaine de mois plus tôt, Lynn avait été enlevée par un homme que traquaient Resnick et son équipe. Cet homme avait déjà tué, à deux reprises, des femmes qu'il avait tourmentées en leur promettant de leur rendre leur liberté, avant de les assassiner brutalement. C'était le jeu qu'il aimait jouer, et il s'y était livré sur Lynn, se montrant tour à tour plein d'égards

puis menaçant, la séquestrant, enchaînée, dans un endroit glacial.

Dans la journée, il était capable de lui parler avec douceur, comme s'il lui faisait la cour, et le soir, dans l'obscurité de sa caravane exiguë, il se masturbait sur elle tandis qu'elle faisait semblant de dormir.

Après un procès interminable, pendant lequel tout cela avait été péniblement étalé au grand jour pour que chacun puisse en prendre connaissance dans son journal ou lors des multiples rediffusions télévisées, le tribunal avait refusé de reconnaître au coupable une responsabilité diminuée, et l'avait condamné à la prison à vie. Avec une peine de sûreté de vingt-cinq ans.

Lorsqu'elle aurait elle-même un peu plus de cinquante ans – ce qui n'était même pas l'âge actuel de sa propre mère –, Lynn savait qu'il pourrait très bien arpenter les mêmes rues qu'elle, respirer le même air. À chaque carrefour, elle pourrait tomber nez à nez avec lui, entendre de nouveau sa voix, s'élevant clairement par-dessus le brouhaha d'un bar bondé pour lui proposer de lui offrir un verre ; entendre ses doigts tambouriner contre la vitre la prochaine fois qu'elle aurait une panne de voiture, voir son visage qui la scrute, ses traits brouillés par un voile de pluie, sa voix mélodieuse, ce sourire…

Et il y avait d'autres choses encore que cette expérience avait fait remonter à la surface de sa conscience, des choses que Lynn s'efforçait d'oublier.

Elle était à son bureau quand Resnick entra dans le local de la PJ, lui tournant le dos, les épaules un peu voûtées tandis qu'elle prenait des notes sur son bloc tout en parlant au téléphone. Kevin Naylor, qui, comme Lynn, était un inspecteur adjoint de moins de trente ans, interrogeait l'ordinateur central ; il passait en revue les affaires d'incendies criminels, un incendie

récent ayant coûté la vie à un gamin pakistanais de quatre ans. Graham Millington, le second de Resnick, était assis avec une dame noire d'un âge certain, lui soutirant à force de patience le récit d'un braquage auquel elle avait assisté dans un bureau de pari mutuel ; le vol s'élevait à trois mille livres, et le gérant était soigné à l'hôpital pour des blessures graves à la tête. Les autres tables de travail étaient désertes, les officiers se trouvant à divers endroits de la ville, frappant aux portes, posant des questions.

Dans le bureau de Resnick, un angle du local étroit fermé par des cloisons, le téléphone se mit à sonner. Le temps que Resnick entre et referme la porte derrière lui, il s'était arrêté. Il jeta un regard à la paperasse étalée en vrac sur sa table, puis il sortit d'un tiroir un paquet à moitié vide de café expresso Lavazza et remplit le filtre de la machine à café que lui avait offerte son amie Marian Witczak.

« Pour toi, Charles, pour que tu te gâtes un peu. Je sais à quel point tu aimes le bon café. »

Les dernières gouttes, noires et fortes, n'avaient pas encore fini de tomber dans la tasse que Resnick, incapable de penser à autre chose plus longtemps, poussa la porte et appela Lynn Kellogg.

– Café ?

– Non, merci.

Elle portait toujours ses cheveux coupés court, à présent, par défi, peignés vers l'avant sur le front, à la garçonne ; les seules mèches qui ondulaient encore, comme pour la taquiner, s'incurvaient devant ses oreilles et les boucles en or toutes simples qui les ornaient. Son visage n'avait jamais retrouvé sa forme ronde ni ses couleurs. Elle portait un pantalon de coton noir, un haut noir à col rond. Pas de bagues.

– Jack Skelton m'a demandé de vos nouvelles.

Elle avait oublié comment on souriait, du moins avec les yeux.

– Et vous lui en avez donné ?

– Pour autant que je sache, vous allez bien.

– C'est parfait, en ce cas.

Resnick approcha la tasse de ses lèvres, mais il ne but pas.

– Sauf que, apparemment, ce n'est pas vrai.

Lynn le dévisagea, et elle vit un homme triste aux yeux tristes. Quand il était arrivé, avant tout le monde, à la caravane où elle était séquestrée, elle s'était agrippée à lui en pensant qu'elle ne le laisserait jamais plus repartir. Cela ne se révélait, hélas, que trop vrai : entre sa thérapie et ses rêves heurtés, le souvenir de Resnick persistait, sa corpulence pressée très fort contre son corps, les larmes dans les yeux de son supérieur.

– L'hôpital, dit Resnick.

– Le Dr Carey.

– Vous avez recommencé à la voir.

Lynn se pencha en avant, les mains coincées entre ses cuisses.

– Qu'on ne vienne plus me parler de confidentialité, après ça.

Resnick reposa sa tasse.

– En ce qui concerne ce qui est vraiment dit, ce que vous échangez entre vous, il est évident que cette confidentialité est garantie.

– Mais si j'ai repris ma thérapie…

– Il est inévitable que cela nous inquiète.

– Vous craignez de me voir craquer ?

– Nous nous inquiétons pour vous.

Lynn s'esclaffa.

– Parce que vous redoutez que je ne sois plus capable de faire mon travail ?

– Oui.

Resnick détourna les yeux et Lynn s'esclaffa de nouveau.

– Quoi ? fit Resnick. Qu'est-ce qu'il y a ?

– Rien. Sauf que… Non, ce n'est rien. Je sais bien que vous faites seulement votre travail, vous aussi.

Mal à l'aise, Resnick changea de position, une fois de plus, dans son fauteuil.

– Ce sont les cauchemars, alors ? Ils ont recommencé. C'est ça, le problème ?

– Oui, répondit Lynn. Oui, c'est ça. Toujours la même histoire.

Le mensonge flottait dans l'air entre eux deux, aussi tangible qu'un nuage de fumée.

– Cela ne vous pose pas de problème, cependant, dans le cadre de votre travail ? demanda Resnick. Vous êtes prête à continuer ?

– Oui. Franchement, ça va bien.

– Si je peux faire quelque chose, vous n'hésiterez pas à me le dire ?

– Bien sûr.

Lynn s'était levée ; elle était déjà près de la porte, évitant de croiser son regard.

– Vos dossiers en cours, demanda Resnick. (Sans trop savoir pourquoi, il n'avait pas envie de la laisser partir.) Quel est le plus urgent ?

– Ce gamin, je suppose. Celui qui s'est échappé du centre de protection des mineurs…

– Hodgson ?

– Martin, oui. Il pourrait se trouver n'importe où, bien sûr. À Manchester, à Londres. Mais j'ai reçu un appel des Mœurs, tout à l'heure. Ils pensent l'avoir repéré, en train de faire le tapin dans Forest Road.

Resnick soupira ; c'était toujours la même rengaine.

– Vous êtes en contact avec qui, aux Mœurs ?

– Sharon. Sharon Garnett.

– Transmettez-lui mes amitiés.

– Bien. Je n'y manquerai pas.

Pendant un bref moment, Lynn hésita encore avant de franchir la porte. Déjà, son téléphone sonnait de nouveau, et Graham Millington, qui en avait terminé avec son témoin, attendait qu'elle soit libre pour lui demander de travailler en heures supplémentaires. Divine était de retour à sa table de travail avec la dernière édition du journal et deux petits pâtés jamaïcains achetés chez le boulanger de Hartley Road.

Dans son bureau, Resnick scrutait un communiqué rédigé par le porte-parole de la police nationale : il y répondait aux allégations selon lesquelles l'étude récente de la commission d'audit comparant l'efficacité des différentes forces de police valait à peine le papier sur lequel elle était imprimée. Il ouvrit une enveloppe à son nom, libellée de l'écriture précise de Marian Witczak. *Est-il vrai, Charles, que tu n'es plus jamais chez toi ? Si c'est le cas, qui nourrit tes superbes chats ?* Elle avait joint une invitation à un bal du Club polonais pour le week-end suivant. Sous la ligne imprimée *Tenue décontractée*, Marian avait ajouté : *Mais, s'il te plaît, n'oublie pas tes souliers pour danser !*

Resnick enfouit l'invitation sous une pile de rapports d'enquêtes, l'idée même de danser étant à cent lieues de ses préoccupations du moment. Pour une raison qui lui échappait, à moins que ce soit le café au fond de la tasse qu'il tenait, les paroles d'un vieux blues de Bessie Smith remontaient à la surface de sa mémoire ; elle y parlait des matins où l'on se réveille les mains glacées.

5

Nicky Snape n'avait pas perdu son temps. Derrière un pub bordant le marché aux fruits et légumes en gros, il avait vendu l'une des deux cartes de crédit de Hannah Campbell pour vingt livres. Moins de trente minutes après, dans le cadre attrayant du jardin d'agrément St Mary, son chéquier et sa carte de garantie bancaire avaient changé de mains pour deux fois plus. En traversant le Centre Victoria pour rejoindre Mansfield Road, il était tombé par hasard sur Sally Purdy, sortie quelques minutes plus tôt, en liberté conditionnelle, du tribunal de première instance où elle comparaissait pour escroquerie. Sally avait renvoyé Nicky dans le centre commercial pour qu'il aille chez Tesco acheter un pack de six bières ; elle en partagea deux avec lui sur l'un des bancs faisant face à Peachey Street, puis elle lui échangea la carte de crédit restante contre trois billets de cinq livres et une canette neuve.

– Tu embrasseras Shane de ma part, tu veux bien ? Dis-lui que je t'ai demandé de ses nouvelles. N'oublie pas, surtout.

Nicky voyait d'ici comment son frère accueillerait ce genre de message. Avec un rot et un bref signe de la main, il consigna sa mission aux oubliettes.

Au Burger King, il s'accorda un double hamburger avec des frites. Il finissait de les avaler, en faisant du lèche-vitrines dans Cheapside, quand son regard tomba

sur une paire de chaussures montantes Sanmarco rouge et violet, doublées en Gore-Tex. Pas question de les chourer dans une turne pareille. Les godasses coûtèrent à Nicky pratiquement tout ce qu'il avait gagné pendant l'heure précédente, mais il fallait bien que l'argent serve à quelque chose.

Il laissa ses vieilles Reebok dans la boutique, et il avait ses nouvelles chaussures aux pieds quand il rencontra son vieux pote Martin Hodgson, au bowling près du stade. Martin n'avait que quelques mois de moins que Nicky, mais il était plus frêle. Sa chemise à carreaux trop grande flottait autour de lui, ouverte sur un pull beige Sweater Shop, les jambes de son jean noir roulées au-dessus de ses baskets. Au premier coup d'œil, on était tenté de le prendre pour un mou, mais cela aurait été une erreur.

– Merde ! s'exclama Nicky. Je croyais qu'on t'avait bouclé, bordel !

– Nan. C'était jamais qu'une taule pour les mômes, tu comprends ? Rien à voir avec une vraie saloperie de prison.

Martin repoussa la mèche de cheveux bruns qui masquait ses yeux marron, et il sourit.

Martin était pratiquement le seul type avec lequel Nicky eût jamais travaillé en équipe, pour des cambriolages avec effraction dans le quartier des Meadows et aux alentours, là où habitait Martin. La plupart du temps, Nicky préférait opérer seul – un système qui limitait les profits, mais qui limitait les risques aussi. Cela dit, travailler avec Martin, ce n'était pas triste, et c'est pour ça que Nicky le suivait dans ses expéditions. Le seul problème : Martin n'avait aucune notion du danger.

– Alors, qu'est-ce que tu fais, à traîner par ici ? demanda Nicky.

D'un signe de tête, Martin indiqua la piste de bowling la plus proche.

– J'essaie de voir combien de fois, en une seule partie, je peux faire tomber toutes les quilles en deux lancers.

Ils jouèrent pendant près d'une heure, puis, quand Martin alla se racheter des cigarettes, Nicky remarqua qu'il avait entre les mains une somme qui devait friser les cent livres.

– Je suis allé rôder près de la forêt, hier soir, expliqua Martin en offrant une extra-longue à Nicky. J'aurais pu ramasser plus, mais les poulets sont venus renifler par là. Les salauds ! Il a fallu que je m'arrache.

Nicky le fixait, fasciné.

– Qu'est-ce que t'es obligé de faire ? demanda-t-il.

– C'est facile, s'esclaffa Martin. Tu rôdes dans le coin, au bord de la route, mais du côté des arbres, tu vois, et t'attends que le client se pointe…

– Mais comment tu sais que c'est un client ?

– Tu peux pas te tromper. Des fois, ils veulent que tu montes dans leur voiture, je demande toujours un supplément, dans ces cas-là. Mais la plupart du temps ça se passe là-bas. Le cimetière, c'est un bon endroit.

– Ouais, fit Nicky. Mais qu'est-ce qu'ils te demandent de *faire* ?

– Merde ! Qu'est-ce que tu crois ? Ils veulent que tu les branles, ça c'est le plus facile. Ça leur coûte dix livres. Des fois, c'est eux qui veulent te sucer, c'est vingt livres. C'est pas compliqué.

– Mais tu les laisses pas…

– … me la mettre dans le cul ? Pour qui tu me prends ? Pour un givré total ? Tu crois que je veux choper le sida ou quelque chose ?

– Non. Non, bien sûr.

– Y a un type, quand même, une fois. Bourré de fric. Dans une Mercedes, presque neuve. Il m'a offert cent